

Alain Braïk

Une biographie au lance-pierre de l'Ingénieur-Liberté

Chapitre 1

L'insurrection et sa répression

Témoignage sur Mai 68

Les premiers barricadiers de la rue Gay-Lussac (ce savant qui fit son premier travail sur « la dilatation des gaz et des vapeurs » et formula la loi physique qui porte son nom, eût été surpris de voir comment, plus de cent cinquante ans plus tard, les forces de police au service d'autres lois gazèrent, dans la rue qui porte son nom, des étudiants dont certains poursuivent peut-être ses travaux), les premiers barricadiers de cette rue, donc, commencèrent à dépaver sur la place Edmond Rostand et furent vite entourés d'étudiants inquiets qui leur demandèrent « s'ils étaient vraiment étudiants et qu'ils montrent leur carte », qui scandèrent, n'osant pendre l'initiative d'empêcher par la force les révolutionnaires de poursuivre leur travail, et ce malgré le rapport de force écrasant en faveur de ces zéloteurs de l'ordre établi, les complices objectifs du pouvoir, qui ne purent donc qu'user de leurs voix pour crier : « Pas de pavés, à bas les provocations ! », ou gémir : « Vous voulez encore du sang ! Vous trouvez qu'il n'y en a pas eu assez lors des précédentes manifestations ! » Le tout sous l'œil des policiers qui cernaient partiellement la place. Quoi que l'on

puisse par ailleurs penser de Daniel Cohn-Bendit, il faut ici rendre hommage à son intervention, décisive car lui fut reconnu et écouté, à un moment critique : sentant sans doute tout le danger et le ridicule aussi d'un affrontement entre manifestants alors que les forces de l'ordre en étaient réduites au rôle de spectateurs impuissants du fait des contradictions entre les diverses autorités et pouvoirs publics qui les paient, Bendit prit sur lui d'annoncer alors à l'aide d'un mégaphone : « L'UNEF autorise à dépaver, mais pas de provocations ! » Les dépaveurs, radieux mais fatigués, se tournèrent alors vers les gêneurs et leur transmirent des pioches, barres de fer, quartiers de grilles qui entourent le pied des arbres, et même une machine à dépaver automatique (outils qui donnèrent lieu à de joyeuses comparaisons sur l'efficacité respective de leur emploi : c'est finalement l'esprit pratique d'invention qui gagna à partir de techniques artisanales s'appuyant sur des lois simples (celle du levier, etc.).

Au cours de la nuit, pendant les combats acharnés, il se produisit des faits qui à notre connaissance ne sont pas signalés dans les nombreux ouvrages qui fleurirent après le mois de mai (c'est que, peut-être la plupart des chroniqueurs n'étaient pas présents dans cette nuit ; et pourtant les correspondants de guerre, eux, risquaient habituellement leur vie pour pouvoir informer aussi objectivement, qu'un spectateur engagé réellement, puisse le faire).

Signalons un fait qui, bien qu'il se fût révélé faux après le combat, eut cependant une influence décisive sur le moral des insurgés : le bruit courut pendant cette nuit du 10 au 11 mai 1968 que les ouvriers de la périphérie de Paris arrivaient en renfort et même, à un certain moment, qu'ils se battaient tout près, pour essayer de franchir la Seine. Le fait que beaucoup de barricadiers y aient *cru* n'est pas étranger à leur acharnement à défendre le quartier qu'ils occupaient (les plus lucides voulaient atteindre le petit matin, sachant bien que ce serait alors gagné ; mais les forces de la police durent le comprendre aussi et employèrent les moyens les plus violents pour « nettoyer » le quartier des barricades.

Un autre fait qu'il faut signaler, c'est l'importance du rôle des pompiers quant à l'issue des

combats, rôle que favorisa l'inconscience de certains, étudiants semblaient-ils. (Signalons à ce propos que la proportion des étudiants non encadrés était faible, elle peut être évaluée à un dixième des quelques 1000 ou 1500 barricadiers de la rue Gay-Lussac ; un tiers environ semble avoir été des militants d'organisations gauchistes diverses, – et un peu moins d'un tiers de jeunes ouvriers et lycéens, et un bon tiers d'ouvriers français et étrangers plus âgés, mais surtout de « marginaux » de toutes sortes. (On a même reproché à certains de ces derniers d'être des « ivrognes » connus ; ils ne le contestaient d'ailleurs pas : l'un deux répondit même plus tard à ce « reproche », dans une assemblée à la Sorbonne occupée : « Je préfère être un ivrogne qu'un militant » ; ce marginal entreprit même de corriger « ces emmerdeurs » qui alors réclamèrent le « service d'ordre ». Et il quitta la Sorbonne en hurlant : « Moi, je suis le service du désordre », et en insultant copieusement toute l'assemblée qui semblait stupidement ravie de se voir offrir un spectacle).

Mais pour en revenir aux pompiers, leur rôle ne semble pas avoir été bien compris. En fait, ils ouvrirent la voie aux forces de police, à l'intérieur de l'espace des barricades. Quelques insurgés essayèrent en vain de faire entendre qu'à partir du moment où les pompiers entraient dans le camp des révolutionnaires, ils devaient être placés sous les ordres des barricadiers, lesquels devaient leur indiquer précisément ce qu'ils devaient faire et ce qu'ils ne devaient pas faire, et utiliser leur présence à l'intérieur du périmètre des barricades pour contraindre les policiers soit à les attaquer et les blesser aussi, soit à modérer leurs attaques, ce qui faisait gagner du temps et permettait des manœuvres stratégiques diverses. Car les pompiers éteignirent non seulement le feu inutile qui commençait à attaquer les appartements des habitants mêmes qui avaient aidé, pendant toute la nuit et de diverses manières, les insurgés, et dont lesdits appartements servirent plus tard de refuge à ces mêmes insurgés lors de la « ratonnade » finale du petit matin ; mais ces pompiers avaient surtout éteint l'incendie des voitures et autres barricades de feu, qui étaient un moyen important de défense contre l'avance des forces de police.

Plus tard, dans la Sorbonne occupée où les banlieusards et les spectateurs divers de la

révolution finirent par constituer une sorte de majorité, il fut impossible de faire la théorie de ce qui avait été fait, et même pas l'analyse des divers problèmes de tactique et de stratégie de la guérilla urbaine et d'en tirer les leçons (et c'est précisément ce qu'essaya de faire le barricadier cité plus haut et traité un peu abusivement d'ivrogne en faisant irruption avec ses amis dans une salle où l'on discourait de la « mentalité du Français moyen » et en essayant de changer cet ordre du jour dérisoire ; mais on lui avait volé sa bouteille de whisky et il la réclamait comme préalable à toute discussion ; il avait pris cette bouteille quelques instant plus tôt, en passant dans un café de la rue des Ecoles, défiant le patron de ce café de l'en empêcher puisque « la police étant absente, le patron devait donc protéger sa propriété avec ses seuls poings », ce à quoi ce dernier préféra renoncer ; mais les militants du « service d'ordre » voulaient bien que le barricadier parle mais sans accepter de lui rendre sa bouteille.

Ce genre d'incidents qui n'ont rien à voir avec de folkloriques histoires d'ivrognes, permettait au contraire de mettre de façon concrète les menteurs, les arrivistes, les faibles et les petites têtes au pied du mur.

Mais c'est précisément de murs que nous voulons parler : de l'écroulement du mur de la bêtise, de l'écroulement du mur de la séparation en période insurrectionnelle et à ce sujet les murs de Mai 68 furent exemplaires. On a dit et répété que l'« imagination étant au pouvoir », les murs mêmes avaient trouvé la parole.

Fresnes, le 30.5.70

Alain BRAIK

Cellule n°350 E

Avenue de la Division Leclerc

Chère Mère,

Quel calme ici, à peine troublé par le mugissement lointain d'un bulldozer. Ça change du vacarme des réactions d'Orly. Des vacances, oui ! Peut-être pas aussi belles que les tiennes en Italie mais je n'ai choisi ni l'itinéraire ni le lieu de séjour.

Je te souhaite une bonne fête des mères – ce n'est pas de l'humour noir mais simplement une coïncidence malheureuse : tes deux fils en prison – Bon, passons à l'examen sérieux de nos situations respectives. La mienne d'abord parce que la moins grave. J'ai deux avocats, je repasse lundi 1^{er} juin à la 23ème chambre (je suis passé lundi dernier et j'ai fait reporter l'audience pour permettre à mes avocats de préparer ma défense – c'est peut-être bien pour moi, ce report, – peut-être pire que si j'avais accepté d'être jugé lundi dernier). Ces histoires, c'est toujours ambivalent. Je risque 6 ou 12 mois de prison ferme pour « violences à agents ». J'espère avoir un sursis, mais alors j'aurais beaucoup de chance. Dans le fond, je préfère 2 mois ferme que 6 mois avec sursis. – Mais trêve de spéculations ! Je t'écirai lundi, après le jugement.

Pour Max maintenant. D'abord, il faut préparer sa défense, donc un très bon avocat. J'espère que je sortirai lundi 1^{er} juin pour pouvoir m'occuper de tout ça avec toi. Il ne passera pas au tribunal avant quelques mois, donc inutile de se presser. Dans l'immédiat 1 de mes 2 avocats peut s'occuper (et s'occupe déjà je crois) de lui.

Dans un sens il vaut mieux qu'il ait été pris, plutôt que de continuer cette existence de traqué. Tout dépend maintenant de la peine. S'il prenait 2 ans (ou moins) ce serait très bien. Ensuite je m'occuperai (je lui ai promis) de lui envoyer régulièrement de l'argent pour rendre sa détention moins dure. – Dans ma cellule (nous sommes 3) il y a un gars de 22 ans qui a pris 3 ans. Il a déjà

fait un peu plus d'un an et est en pleine forme. Il me dit que 3 ans ce n'est rien, ça passe très vite à condition d'être « assisté » de l'extérieur, c'est-à-dire de recevoir de l'argent – 200 NF par mois permettent de vivre royalement... ou presque, ici – car avec de l'argent on peut commander beaucoup de choses (cigarettes, journaux, plats cuisinés, fruits, légumes, fromages, gâteaux, etc... et même de la bière (2 par jour)). En plus on a le droit aux cartes maintenant et bientôt (incessamment) à la radio.

Et puis il y a les livres qu'on emprunte à la bibliothèque.

Enfin pour te dire que ce n'est tout de même pas le bain. D'autant plus que Max écrit. Il pourra en profiter pour écrire ses œuvres complètes. Évidemment tout dépend ici de la composition de la cellule : si on est avec des crétins ou des cinglés ou des clochards, alors c'est pas marrant mais, là encore il y a possibilité de changer de cellule. Donc dans l'immédiat, il va falloir s'occuper de sa défense. Si je suis libéré lundi je ferai un saut à Lyon.

Je t'embrasse,

Alain.

Rouen, le 25.06.70

Alain BRAIK

Cellule 98 – 1^e division

1, rue de la Motte

76 – Rouen

Chère Frère,

Tu as dû apprendre mon transfert (le mercredi 17) par notre mère. Une semaine que je suis donc ici : les jours passent très lentement ici c'est pas comme à Fresnes. Remarque, là-bas j'avais la chance d'être avec des gars bien, en cellule. Ici, les gars bien je n'en ai pas encore vu : l'atmosphère et la population sont très différentes. Bref, Fresnes, c'était la belle vie. Je te souhaite d'y rester jusqu'à la fin de ta peine. [...]

Quand donc as-tu parloir ? (le jeudi je crois ?). Réponds-moi précisément à ce sujet et raconte-moi un peu ce que tu fais. Un conseil : profite des plats cuisinés et de l'abondance Fresnoise car ici, à Rouen, c'est pas pareil : pas de jeux de cartes, une cantine qui se résume à peu près (à part les journaux et revues mieux fournis qu'à Fresnes) au chocolat, au saucisson et à quelques fruits. Et surtout l'Ennui, ici c'est gratiné ! Les jours sont longs comme un car de C.R.S. Il faut dire aussi que ma cellule n'est pas un cadeau non plus (Tiens : il est même pas 19 h et les autres là dorment déjà). Mais je ne change pas car j'ai l'impression que c'est un peu général ici. À part ça, oui, mes deux compagnons sont gentils, d'ailleurs tout le monde est bien gentil ici, mais comme je te dis, c'est l'ennui total. Dans un bâillement j'avalerais toute la prison. Quand je pense qu'à Fresnes, à 5 heures du matin, morts de fatigue, on était encore dans des discussions délirantes ! Bref – tu sais en sortant je vais m'arrêter de boire ; c'est la première fois depuis plus de 10 ans que je reste sobre si longtemps. Eh bien, ça me fait du bien. Un mois sans boire, j'aurais jamais pu imaginer ça ! [...]

Je t'embrasse. Bon courage.

Alain.

Rouen, le 12.07.70

BRAIK Alain

Cell. 56 – 2^e division

76 – Rouen

Chère Mère,

J'espère que tu as passé de très belles vacances. Pourquoi donc n'as-tu pas été en Scandinavie ? Moi je vais bien ; je suis maintenant isolé en cellule : j'ai plus de place, ce qui me manque, ce sont les bouquins. J'ai le droit d'en recevoir [**NON***] par colis postal (mais pas de denrées alimentaires surtout, ni de tabac). Je vais demander l'autorisation que j'obtiendrai certainement mardi. Donc envoie-moi [**NON***] quelques livres mais volumineux. Les dialogues de Platon dans La Pléiade par exemple, ou bien le théâtre de Shakespeare dans une édition bilingue. Ou bien les « Romantiques allemands » dans La Pléiade. Ou alors le théâtre de Tchekhov, ou bien « Dada à Paris » de Michel Senouillet. Ou les œuvres complètes d'Alfred Jarry ou d'Alphonse Allais. Que sais-je ? Mais pas de romans de préférence. Des dialogues et de l'humour noir. [**LES LIVRES SONT REFUSÉS***].

J'apprends l'anglais dans la méthode Assimil à raison de 3 leçons par jour (c'est Annie qui m'a amené le livre à Fresnes) : voilà une excellente activité obsessionnelle, très saine pour éviter d'être ballotté entre les deux pôles de l'angoisse et du plaisir. Maintenant que je fais le point de mon affaire je pense qu'il eût été très possible d'obtenir une peine moins lourde et le sursis même peut-être. Mais ces avocats sont des incapables. Quand je pense que l'avocate qui a plaidé n'est même pas venue me voir avant que je passe au tribunal ! Ah, si j'avais su alors ce que je sais maintenant ! Mais, n'est-ce pas, c'était justement le rôle de l'avocate de savoir tout ça. Mais les spécialistes ne sont que des fragments d'intelligence fossilisés. Quant à C... dans son zèle admirable elle a fait beaucoup de bêtises. Je lui expliquerai gentiment en sortant – Ce que je vais faire en sortant ? Mais

* Commentaires de la Censure de la prison à l'intention de la mère d'Alain Braik.

voyons, monter une agence de voyages pour concurrencer le Club Méditerranée. Slogan : passez vos vacances à l'ombre gratuitement. Vous y ferez connaissance avec d'admirables bandits. Vous vous instruirez. Vous y soignerez vos névroses (la prison constitue une excellente thérapeutique de l'Angoisse et du sentiment de culpabilité). Je ne rigole pas : 3 mois de prison devraient nécessairement faire partie du bagage de tout honnête homme. – Quant aux avocats, on peut affirmer que c'est un scandale qu'il ne soit pas exigé d'eux un séjour d'au moins 1 an en prison avant d'avoir le droit de plaider. [...]

Je t'embrasse et attends ta lettre et le colis.

Alain.

P.S. : Contre-ordre : inutile d'envoyer des livres : ils ne sont pas autorisés.

Rouen, le 16.08.70

BRAIK Alain

Cellule 84 / 2ème

76 – Rouen

Annie chérie,

J'ai reçu tes lettres du 11 et du 13. Je connaissais le texte d'Éluard. – Tes craintes au sujet d'éventuelles salades au quartier ou ailleurs à ma sortie m'étonnent. – Bien que rationnées mes lettres auraient dû te faire sentir le saut qualitatif qui s'était fait, à moins que tu ne l'aies attribué aux

conditions provisoires de ma détention. J'essaie maintenant de faire la théorie de notre séparation, de formuler des solutions, de dégager un comportement exemplaire. Je remplis des pages entières que je ne peux t'envoyer et qui sans doute ne te combleraient pas car tu attends sans doute de mes lettres autre chose que des théories. Qu'on soit ensemble enfin, qu'on puisse tout se dire, se voir, s'aimer et ne pas être là toujours à guetter les pièges de la séparation, à craindre d'être mal compris, à se demander dans quel état d'esprit l'autre lira la lettre, etc.

À propos de ta lettre du 11.08 qui était très belle : je suis entièrement d'accord avec toi sur la capacité d'ouverture qu'il faut conserver intacte en soi pour ne pas risquer de passer à côté d'une rencontre. Mais il faut en même temps que ce que nous sommes apparaisse sans ambiguïté. Que tous les zéloteurs de la survie, ces mutilés qui cherchent à s'installer à l'aise dans l'aliénation, que ces petits bourgeois gauchisants ne s'y trompent et qu'il ne leur soit offerte aucune chance de nous côtoyer. Il faut que notre « être là » soit un DON (mais qui peut tout aussi bien être une gifle) et non plus ce faux contact dans les eaux tièdes des discussions sans rigueur où, entre les deux pôles du plaisir et de l'angoisse, les pulsions flottantes utilisent l'argumentation pseudo-rationnelle pour justifier « a posteriori » des besoins qui cherchent à se satisfaire. Nous devons être des « objets esthétiques » sans faille et achevés dans le temps de la situation. Dans l'histoire de l'art ancien, l'objet esthétique s'oppose à la transparence. Il est en soi et pour soi objectivation du subjectif qu'il supprime en le dépassant, synthèse supérieure. Dans la transparence l'être là créé est un moyen (d'expression par exemple) ; dans l'objet esthétique il est à lui-même sa propre fin. Il a existé certaines ébauches de réalisation de l'objet esthétique dans la vie, dans le comportement quotidien où les qualités subjectives ont tenté de se donner une forme, une existence objective. Mais ces qualités étant celles d'une classe privilégiée, l'objet esthétique devint un instrument de la lutte des classes dont la fonction sociale fut de consolider le pouvoir en place. – Il faut aimer la forme, savoir s'en contenter et s'appliquer uniquement à créer un « être là » qui soit beau. Les premières tentatives expérimentales de réalisation de l'art et de la philosophie dans la vie quotidienne annoncent et

préparent l'avènement de la société sans classe en même temps qu'elles sont le reflet du mouvement vers celle-ci. L'artiste moderne est celui qui possède la maîtrise des situations, synthèse et dépassement des vieilles maîtresses séparées du passé (Littératures, Arts, Philosophie).

Je lis toujours Villon avec autant de plaisir. Il a beaucoup d'affinités avec Brecht :

Il est bien vrai que j'ai aimé
Et aimerai volontiers
Mais, triste cœur, ventre affamé,
Qui n'est rassasié au tiers
M'ôte des amoureux sentiers.

Mais nous, mon amour, ce ne sont pas les sentiers que nous emprunterons mais la voie royale : celle de la réalisation totale de soi dans l'innocence du devenir.

Villon dit aussi : « Je ne connais que pôvres et riches » : quelle conscience de classe déjà !

Au sujet de ma sortie : tiens-tu absolument à voir les portes de la prison s'ouvrir sur moi ? Ne vaudrait-il pas mieux que nous nous rencontrions dans le bar de ton hôtel où tu serais en train de déjeuner ? Tu sais combien j'aime te rejoindre dans un café, apercevoir ta silhouette de loin et m'asseoir en face de toi. J'attends ta réponse.

Je t'embrasse.

Alain.

P.S. : Au cas où on se raterait, rendez-vous au buffet de la gare.

P.P.S. : Ce n'est pas un stylo à bille que j'ai dans la main, mais une charrue : j'en ai des crampes aux doigts.

Mémoire de fin d'études d'Alain Braik

L'appropriation de l'espace et le détournement de l'architecture en période insurrectionnelle.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

L'idée importante de ce mémoire est cette indication que la notion d' « appropriation de l'espace » ne pouvait être saisie qu'en relation avec la réalisation de la philosophie telle que Hegel la définit dans ses « leçons sur l'histoire de la philosophie » : « De même que les Grecs sont vraiment chez eux, la philosophie est précisément cela : être vraiment chez toi - que l'homme soit dans son esprit chez lui en terre natale ... » que l'espace était quelque chose d'autre que ce que les spécialistes de l'Appropriation de l'espace (je dirai même les « propriétaires » de cette notion) appréhendent par ce mot. – Que l'espace ne se laisse donc pas traiter avec cette « objectivité illusoire », comme une simple question quantitative « en suivant les habitudes de penser modernes déjà réifiées sous l'influence de la forme marchande dominante ».

C'est sur un autre plan que se développent les conséquences structurelles de cette privation de soi et de son espace, dans le même sens où Marx a vu le dépassement de la philosophie non pas au plan des idées, mais dans la réalité du prolétariat, dans le même sens où l'I.S. a vu « la suite la plus digne du dadaïsme », sa « légitime conséquence » dans la révolte des Congolais en été 1960 et non pas dans un quelconque « mouvement artistique » contemporain.

Certes, l'ampleur, la profondeur du mouvement n'ont pas laissé intactes les sphères anciennes où l'habitude cogitante se mouvait et se reconnaissait : simplement, l'état de pauvreté qu'elles ont atteint en étant peu à peu vidées de leur contenu essentiel correspond à la pauvreté des penseurs spécialisés dans ces sphères où l'appropriation de l'espace est réelle certes, mais sans être, là, dans

son élément essentiel – C'est que les choses ont changé : les déterminations anciennes de l'espace ne s'appliquent plus de nos jours au même contenu. – Ce que l'on nomme aujourd'hui "espace" n'est que la sphère d'activité des urbanistes et c'est à partir du moment où ce qui restait de l'espace est devenu si pauvre, privé qu'il était de sa qualité, que le pouvoir a pu se l'approprier.

Bien sûr, ce serait être naïf que de croire que le pouvoir ne tient là que du vent et, partant, de négliger la critique des sphères partielles qui sont l'instrument de sa police. Mais il serait beaucoup plus grave de croire que cette critique est suffisante, d'ignorer la critique radicale qui seule, puisqu'elle concerne la totalité, peut prétendre tout changer. Bien plus, il y aurait là un danger réel : car l'histoire a montré que la critique partielle est toujours, comme on dit, « récupérée par le pouvoir » (en fait, elle est déjà le pouvoir).

Ce mémoire ne vaut pas plus que ce que l'auteur en attendait ; et ce qu'il attendait n'a pas à être développé ici, car précisément cela ne concernait que la forme d'un mémoire et non celle d'une publication. – Signalons cependant, pour un bon usage de ces extraits, que c'est volontairement que l'auteur a mêlé plusieurs plans (qui vont de l'ébauche théorique jusqu'à l'anecdote ou la chanson) que, néanmoins, il a tenu à offrir un éventail d'idées non développées mais qui mériteraient de l'être (la chanson révolutionnaire comme mode d'appropriation immédiate de l'espace en ce qu'elle provoque un changement qualitatif de l'environnement, les murs qui écoutent et qui parlent, les traboules définies comme le contraire de l'urbanisme moderne, la pollution caractérisée comme la pensée bourgeoise prise en flagrant délit, Dada et l'échec de la révolution allemande, humour et architecture, etc...).

Quant à la forme de mon mémoire, elle répondait à des préoccupations beaucoup plus quotidiennes, que je me contenterai d'évoquer par un aphorisme de Lichtenberg : « La souris ignore que le tigre

est plus fort que le chat ».

Besançon, - Noël 1973.

Alain BRAIK

107 rue du Cherche Midi

75006 Paris

Architecte D.P.L.G.

ex-porteur 14

Monsieur le Chef de Gare,

Je vous prie de prendre, Monsieur, bien note que JE NE REMETTRAI PLUS JAMAIS LES PIEDS dans votre gare comme porteur de gare.

Vous pouvez donc disposer librement de ma place que je ne souhaite à personne d'ailleurs : c'est pourquoi je n'ai pas trouvé ni même cherché moi-même un remplaçant.

Permettez-moi, en vous quittant, de rappeler ce que j'ai toujours dit : le statut actuel des porteurs libres est SCANDALEUX et humainement DÉGRADANT car on ne peut pas mettre des travailleurs dans une situation de LOI DE LA JUNGLE et compter ensuite que leurs qualités éthiques et humaines SEULES puissent remédier à ce statut. Et je dois ajouter que nombre de porteurs possèdent à un éminent degré ces qualités exceptionnelles mais que, dans cette « profession », JE CRAINS QU'ELLES NE SOIENT GÂTÉES À LA LONGUE. Pour mon compte personnel c'est cette crainte qui est L'UNIQUE MOTIF DE MON DÉPART : même en période de

TRÈS DUR CHÔMAGE, ON NE VEND PAS SON ÂME AU DIABLE.

Veillez, Monsieur, agréer l'expression de ma parfaite considération.

Alain BRAIK

P.S. : Je fais don de mon DIABLE à l'ENSEMBLE DES PORTEURS et de mes « FEUILLES-HANDICAPÉS » à DIDIER LOEILLET.

Chapitre 2

Le vin d'Hegel

Préface de l'éditeur aux « Réflexions d'un amateur de vins » de Jacques Néauport, Paris 1983

*La qualité est, avant tout, la détermination
identique à l'être,
de sorte qu'une chose cesse d'être ce qu'elle est,
si elle perd sa qualité.*

G.W.F. Hegel

*La gastronomie... c'est quand les choses ont
le goût de ce qu'elles sont.*

Curnonski, prince des gastronomes.

Hegel aux frères Ramann.

Iéna, le 2 juillet 1802

Je vous prie de nouveau de m'envoyer un muid de Pontak, mais je vous prie de l'expédier aussi tôt que possible de telle sorte qu'il fasse le voyage pendant la nuit, car en cette saison il se gâterait pendant le jour. Je vous prie en outre de m'envoyer une bonne qualité ; car je constate que, pour le même prix, il arrive ici des vins, provenant de votre maison, d'une meilleure qualité que ceux que je reçois ; et je crois être digne d'en recevoir d'aussi bon, étant donné ma consommation et la ponctualité de mes paiements. Dans cet espoir, je vous prie donc de m'expédier un muid à 26 thalers.

Je vous envoie ci-joint 5 carolins à valoir sur la facture, en vous priant de les porter à mon crédit, et je suis

Votre obéissant serviteur, Dr. Hegel.

Culture et Agri-culture ont-elles donc définitivement cessé d'être les deux mamelles de la France ? C'est dans la perspective des Fêtes du bicentenaire de notre Grande Révolution que nous offrons à nos compatriotes ce grave sujet de réflexion avec la certitude et l'optimisme philosophique que : « Lorsque l'on prend l'exacte conscience d'un problème, celui-ci est déjà résolu » et aussi, comme le disait Bertold Brecht : « Qu'est-ce que le beau ? C'est résoudre les difficultés. » Et c'est bien *du beau* et *du bon* qu'il s'agit dans ce monde de laideur et de la qualité mauvaise de ce qu'il produit et de plus en plus abondamment : « Bûcheron ! Arrête un peu le bras », comme disait Ronsard, ou encore : « Cela suffit ! Halte à la détérioration croissante de la qualité ! ». Dans la *culture* et dans l'*agriculture*. Jacques Néauport, qui est peut-être le dégustateur de vins le plus honnête, le plus compétent et le plus intelligent (et cela peut facilement être *prouvé* en réunissant les

conditions d'un concours loyal et objectif) m'a été présenté par un viticulteur de mes amis, lequel au début des années 70 possédait *un cheval* en compagnie duquel il labourait ses vignobles ; à la fin des années 70 le tracteur remplaça le cheval : bien ; mais maintenant, c'est les *dés herbants chimiques qui ont* remplacé tout et *on ne laboure plus* : aussi stupéfiant que soit cette nouvelle, elle est vraie : le laboureur ne laboure plus : pauvre Victor Hugo ! « Le geste auguste, etc. » a été remplacé par celui beaucoup moins théâtral de *semer partout le poison* et de ne plus savoir ensuite dans quelles poubelles publiques le cacher et clandestinement dans un véritable scénario criminel. Certes, les dés herbants ne sont pas la dioxine, mais enfin ! ce n'est pas à nous de préjuger les dangers de ces nouvelles méthodes : nous demandons simplement que toute la lumière soit faite et surtout *que le public soit informé de ce qu'il mange, de ce qu'il boit...* ou de ce qu'il lit (cf. Hegel déjà en 1822 : « La plus grande partie de la littérature allemande est : produit fabriqué, pure industrie » (note marginale de la main de Hegel dans son exemplaire personnel de la « Philosophie du droit », page 350).

Nous aimerions que ces premières « Réflexions d'un amateur de vin » (qui seront progressivement précisées et augmentées dans les 2^e, 3^e, etc. éditions), que ces notes, donc, de Jacques Néauport, sur, en particulier, l'utilisation croissante de l'anhydride sulfureux dans la vinification, des dés herbants chimiques dans la viticulture ou de *la standardisation du goût dans le négoce* (et c'est sans doute là *le point le plus important* à moins que l'on fasse cyniquement sien l'aphorisme de Baudelaire : « ce qu'il y a d'*enivrant* dans le mauvais goût, c'est le désir aristocratique de déplaire », mais dans la standardisation commerciale, si certes il s'agit bien d'*enivrer* par l'augmentation du degré alcoolique – chaptalisation, coupages, etc. –, c'est plutôt de médiocrité qu'il s'agit et non de mauvais goût opposé à la beauté, par souci provocateur *de l'artiste...* et d'ailleurs, *Socrate n'était jamais saoul*, qui buvait du soir jusqu'au matin).

Mais : bref terminons là pour laisser parler le sympathique Néauport (qui, lui, ne mourra pas au bar...) et faisons nôtre, simplement ce que proclamait notre Ministère de la culture et

l'appliquant à l'Agriculture et à son plus prestigieux joyau : le Vin :

« Nous ne voulons pas que le livre [et *le vin* de même!]

soit une marchandise comme les autres

soumise à l'impératif du rendement maximum ».

(Affiche apposée à l'occasion du 3^e Salon du livre)

À Paris, ce 1^{er} mai 1983.

A. Braik, éditeur.

« Quelle admirable humanité !

Comme de belles gens vois-je

ici rassemblées ».

- Shakespeare -

(proposition pour un grand panneau

dominant les vendanges).

Paris, le 8 septembre 83

Cher Marcel,

Peut-être es-tu de retour de Newcastle : je sais que tu as fait un séjour extraordinaire car je ne vois pas pourquoi cela n'aurait pas été ; surtout avec cette excellente idée de te perfectionner en Anglais : quelle admirable initiative : c'est bien ce que je disais au sujet de : Culture et Agriculture (mais j'ai remarqué que cette association est *déjà* reprise dans les Masse-Médias...)

Bon : vous êtes donc parvenus Toi et Jacques * à réveiller *mon vieux démon* : ma passion ancienne pour le Vin ; eh bien ! Après quelques mois de résistance je dois bien avouer ne pas avoir la force de lui résister et donc de me laisser faire par elle : de la vivre donc cette PASSION, Mais en la CANALISANT et afin qu'elle ne provoque pas, cette fois, la Ruine et de ma SANTÉ et de mes biens mais au contraire leur fortune.

Je vais peut-être entreprendre modestement et à titre tout à fait personnel et pour mes seuls amis un petit essai de conceptualisation philosophique des grands moments du Vin : Temps, Espace et Art :

- 1) Influences du temps sur la viticulture, et pas seulement sous sa forme météorologique (œno-météorologie).
- 2) Influences du Temps sur l'Art des hommes en ce sens que le temps, plus que la Science, est *le grand Architecte du Vin* (choix, au cours des siècles, d'un terroir idéal pour tel cépage, etc.)
- 3) Et bien sûr influence du Temps dans la vinification en ce sens où c'est le Temps qui fait le bon vin (vieillessement, etc.).

C'est pourquoi j'ai demandé à Jacques d'ajouter au Glossaire l'article « Millésime » afin de traiter – mais largement et librement – de *l'influence du Temps sous toutes ses formes* ; car c'est, à mon avis, par là qu'on peut entrevoir *l'infinie complexité du vin*, son *génie* en quelque sorte, qui jamais ne se laissait « cerner » (comme dit Néauport). Sa Noblesse donc (vignoble, étymologiquement : VIN NOBLE).

Afin de lui donner sa vraie place de joyau de la Culture et de l'Agri-culture (le « concentré », en quelque sorte, des qualités d'un peuple et du génie humain, le seul où n'ait pas lieu cette *séparation abstraite* entre la Culture et l'Agriculture et donc seul le Vin permet de retrouver réellement les Racines profondes de toute culture véritable.)

Je vais peut-être « surgir » pour les vendanges dans vos magnifiques collines mais il faudrait aussi que je participe à la vinification. Cela fait beaucoup... Enfin je vais tâcher !

* Néauport. (Note de l'Éditeur)

Amicalement, et Bonnes Vendanges.

Alain.

Paris, le 15 décembre 83

Mon Cher Néauport,

Je me suis enfin remis au travail, *après toutes ces agitations stériles* mais cela ne nous a pas empêché hier soir (John, sa compagne, Annie et moi) de déguster : 1) une petite bouteille de Vin de paille 2) Ton vin 3) de la Geuse 4) un Léoville Las Cases 1977. John a emporté ses bouteilles de Ton Vin.

Nous avons dit beaucoup de Mal de Toi : nous te reprochons essentiellement de ne pas te faire payer les services précieux et le Travail hautement compétent que tu effectues pour tout le monde : nous avons donc décidé John et Moi de te forcer à réclamer *ta juste rémunération* et de t'ôter de la tête *les idées tordues* qui s'y trouvent *stupidement* implantées. John en particulier (qui est aussi pauvre que moi) trouve, lui aussi, après Béquet, qu'il ne serait que trop normal que nous te versions chacun 350 F par an pour un abonnement à ton bulletin mensuel dont on pourrait faire une édition en Anglais pour les Amériques.

Il est, de même, stupide que dans des cas ponctuels comme cette vente aux enchères du vieil Armagnac tu ne puisses retirer de ta haute compétence un légitime bénéfice : en l'occurrence 100 à 150 F par bouteille (pour les 350 bouteilles du lot, mon Cher Néauport, tu aurais gagné *entre 3 et 5* « *plaques* » comme vous dites dans le Beaujolais) et tu aurais pu ainsi tout de suite prendre l'avion avec ton manuscrit sous le bras pour les States. (Car ma vieille grand-mère dans son nuage ne se

manifestera pas toujours ainsi).

Quant à la *mode des Arômes* (j'écris en ce moment la préface pour la Troisième édition dont le Titre est : *À la Recherche des Arômes Perdus*) : c'est au moment où les arômes se font de plus en plus rares dans le *verre* qu'on les trouve dans le *livre*. Ne crois pas, Néauport, que je n'en ai pas *subodoré* la signification profonde : il s'agit ni plus ni moins et à moyen terme (cette fin de millénaire) de parvenir en dernière analyse à réaliser enfin ce Vieux Rêve : *Vendre du Vent*. Cela avait déjà commencé avec la *psychanalyse* mais là, il leur manquait tout de même le *produit* et *on ne peut pas vendre le vent tout seul* : mais dans le cas des arômes et des *Nouvelles Sectes* en formation l'initié bénéficie d'un énorme privilège réel : celui d'appartenir à une élite, à ce Happy Few qui seul dégustera le Vrai Vin : mais le produit seul, la rationalité de la qualité ne suffit pas : il fallait cette auréole irrationnelle, cette immatérialité des parfums, cette mythologie sans laquelle de nos jours une marchandise n'est pas réellement une marchandise (car tous les publicitaires le savent : *c'est le Rêve que l'on vend*) (cf. Marx sur le caractère mystérieux, fantasmagorique de la Marchandise, son fétichisme). Hegel disait que le défaut de la plante, sa limite et sa mort était qu'elle ne pouvait pas réaliser en elle son *âme* : le vin. Mais que ce dernier *fermentait hors d'elle et était la mortification des raisons* donc la limite, la mort du règne végétal et que l'humanité avait toujours célébré cette *fête bacchique* de la première apparition de l'Esprit dans le règne végétal et avait conservé par l'Art des Hommes ce moment fugace sous la forme du Vin : « La plante ne peut pas boire elle-même son Vin. »

Elle ne peut pas réaliser son Feu dans elle mais seulement hors d'elle (fermentation, vin) car cette unité absolue du Feu et de l'Eau, son Sang, n'existe pas *pour* le règne végétal : « La plante deviendrait un animal si le Sang de la Vigne se réalisait en elle. » Son sang n'est pas pour elle mais *pour Nous*, natures supérieures qui séparons dans le Fruit le principe de l'Esprit, l'élément liquide qui fermente mais pas dans la plante ni pour elle. De même pour la Comète Hegel disait : « Ce qui rend le vin de la Comète si bon, c'est que le processus aqueux s'arrache de la terre et produit de la

sorte un état modifié de la planète. » La Comète étant pour Hegel (avec la Lune) un corps de l'opposition : une masse inquiète de vapeur. La neutralité, le processus de l'Eau.

Ni la Comète ni la Lune ne tournent autour d'un axe, la lune n'a pas d'atmosphère mais elle a *soif*, ce qui explique le phénomène des marées : l'attraction des masses d'eau de la terre. Et aussi sans doute, comme pour la Comète, le rapport de la lune avec le Vin que seule la Philosophie spéculative peut expliquer et non les scientifiques qui se montrent impuissants devant de tels phénomènes.

De même pour les Sens : Hegel associait sens (« *Sinn* »), avec « *Sein* » (Être) et « *seinen* » (le possessif, le sien) car le Sens est ce qui permet à l'Être (*Sein*) de devenir Mien. (En français, seul le Goût est le même mot qui désigne le sens *et* la propriété du corps. En allemand, l'odorat aussi : *Geruch* : odorat ET odeurs) (Le goût et la saveur).

Et pour en venir aux arômes, le Nez d'un Vin. Hegel faisait la remarque suivante :

« Chez nous, en Souabe, le Goût et l'Odorat ne sont pas différenciés ; de sorte qu'on n'y possède que 4 sens. C'est ainsi que nous disons : « Les fleurs *goûtent* bon » au lieu de dire « Elles *sentent* bon ». Nous *sentons* donc pour ainsi dire aussi avec la langue et dans cette mesure le nez est superflu. »

Le nez et les arômes sont liés avec l'élément de l'air, le goût avec l'élément de l'eau (d'où le rapport avec la comète qui est le processus de l'eau arrachée à la terre). Le goût est le processus chimique d'appropriation – mais la bouche est tout aussi bien le sens du toucher comme la peau et les doigts (le sens du chaud et du froid, de la forme, etc.) car la langue est un muscle et les lèvres qui embrassent sont le début du processus d'intériorisation du sens extérieur du toucher : une peau qui commence à s'intérioriser. Les arômes, l'odorat, le nez sont le processus de consommation des corps, leur destruction et la perception par nous de cette destruction. Bref : la suite au prochain numéro.

Alain.

Lundi 17 décembre 83

Mon cher Néauport,

Voici la photocopie d'une lettre à ce cher John : j'ai tenu à insister sur un point qui me paraissait particulièrement important afin qu'on n'en parle plus car je n'ai pas le temps pour de tels détails mais je tenais à exprimer clairement et officiellement mon sentiment : après quoi tu es bien libre de continuer comme tu veux mais, moi, je suis, tout aussi bien, libre d'en penser ce que je veux. [...] Curnowski était le Prince des Gastronomes non pas tant parce qu'il avait une bonne gueule pour déguster les mets mais parce qu'il était un homme cultivé et un grand écrivain.

Avec le seul « nez » on n'arrive à rien d'autre qu'à se rapprocher du chameau de Hegel capable de sentir sources et fleuves à plusieurs kilomètres de distance ou de la truie du Périgord capable de découvrir la truffe plusieurs décimètres sous terre et, ma foi, cette valorisation moderne de l'animalité dans l'homme est, certes, très à la mode et exprime la misère et la bassesse de notre temps mais, pour ce qui est des arômes, ils ont un rapport subjectif, avec l'esprit par la médiation de l'agréable ou du désagréable qui correspond à leur adéquation plus ou moins grande avec ce qui convient réellement à l'Esprit, avec ce qui est Bon.

C'est pourquoi dans ce domaine une classification même complète des « principes odorants » (acétate d'isoamyle, caproates butyrates, propionates, etc.) est tout à fait insuffisante et passe complètement à côté du véritable sujet.

Mais c'est pourquoi aussi on distingue bien, de nos jours, les notions d'odeurs, de parfums, d'arômes, etc. Et à nous deux (ou trois avec John) on va bien arriver à cerner complètement la question mais il faut partir du concept et là, hélas ! Hegel n'a pas eu le loisir de développer systématiquement et exhaustivement les arômes à partir du concept, mais on trouve des bribes

disséminées dans toute son œuvre et en particulier dans les Philosophies de la Nature de la période de Iéna (1803-4, 1805-6, etc.) et dans les additifs oraux aux leçons de Berlin (1819-1831). Il faut donc, en quelque sorte, recomposer la théorie à partir de ces bribes et de la connaissance générale de son système philosophique, que ton serviteur commence, après cinq ans d'études, à connaître assez bien.

J'ai commencé ce travail et je le poursuivrai si tu m'encourages à le faire... Sinon cela restera quelques considérations éparses dans des lettres *et je passerai à autre chose*.

Je te salue, Néauport.

A. Braik, éditeur.

PS : au sujet de la lumière, Schelling disait : « Si la plante avait une conscience, elle choisirait la lumière pour son Dieu. »

Paris, 18 décembre 83

Cher John,

Voici donc ci-joints trois textes (les autres suivront progressivement de sorte que tu puisses avoir un service de presse complet de tout ce que j'ai édité). J'espère que la photocopie de la lettre à Néauport t'est bien parvenue : que penses-tu de ces premiers essais de Physique spéculative appliquée au Vin ? Ce n'est pas à toi, John, qu'aura échappé l'humour des réprimandes que j'adresse à mon auteur Néauport. Mais derrière la gentillesse paternelle des remontrances que l'éditeur adresse à son auteur il y a un avertissement plus sérieux : je veux dire qu'il faudrait cesser de prendre la Culture pour une poubelle et de ne la considérer que sous l'aspect UTILE de gagner de l'argent avec ce mépris qui croit que, là, ce serait plus facile qu'ailleurs. Il serait peut-être temps de revenir à cette conception

ancienne comme quoi un auteur écrit surtout pour la postérité ce qui présenterait l'avantage d'éliminer toute spéculation arriviste d'ambition et d'argent et éviterait bien des désillusions. Car l'argent doit se gagner sur le terrain de l'argent : le commerce, etc. (c'est ce que j'exprime clairement avec cette histoire de la vente aux enchères).

De même pour le travail : que nous soyons en période de crise économique, de chômage, cela, certes, explique que des gens du talent et de la compétence de Jacques soient obligés de travailler au noir ou plus exactement sans être payé en argent mais en bouteilles, repas, etc. mais cela est bien plutôt une malédiction des temps qu'un titre de gloire comme stupidement Jacques le pense ou du moins le dit. Et je suis bien placé pour le savoir : je ne me vante pas de faire une édition non-commerciale de Hegel mais, peut-être est-ce une fierté légitime de continuer malgré cela, de ne pas être découragé. Il y a donc quelque chose de tordu dans la conception de Jacques et j'ai tenu à lui dire amicalement mon sentiment à ce sujet d'autant plus que, dans son champ d'activité, il est beaucoup plus facile d'obtenir une juste rémunération que dans le mien.

Voilà : n'en parlons plus ! Envisageons plutôt l'avenir : l'édition américaine, mon éventuelle préface pour cette édition, le projet d'un bulletin mensuel, la mode des arômes, etc., etc.

Penses-tu qu'il vaille la peine que je continue à écrire (si ce n'est dans des lettres pour mes seuls amis) des textes spéculatifs sur le vin, le goût, les arômes, etc. ? Pour que tu puisses juger voici quelques réflexions que m'a inspirées la lecture de Hegel :

1) Au sujet du Fruit (le raisin) :

Hegel considère le fruit comme une *offrande* : c'est un effort que fait la plante pour se donner à elle-même une représentation matérialisée de ce qu'elle est elle-même et, comme pour le Sang de la vigne, elle n'y parvient pas car elle n'a pas de *conscience* ; elle donne donc son fruit à un autre qu'elle.

2) Au sujet de la Maturité du fruit :

Hegel dit qu'elle comprend le principe du feu dans le sucre et l'élimination de l'eau superflue, de

l'humidité (ça, nous le savons très bien dans le cas du vin). Et que, dans certains cas, cette maturation est obtenue extérieurement par l'action des insectes qui blessent le fruit (caprification des figues, par exemple. Et cette blessure permet l'élimination de l'eau superflue et la maturation du fruit : tout cela la science nous le dit tout aussi bien mais pas de la même manière : chez Hegel cela est *déduit du concept*. Et c'est à mon avis capital que ces déductions spéculatives soient configurées par l'expérience et les sciences empiriques spécialisées. Dans le cas du vin cette maturation des raisins est *la notion essentielle pour l'obtention de la qualité* : tout y contribue que ce soit le sol (composition, pente, exposition, en rapport avec le drainage des eaux), la taille ou la réduction naturelle de la végétation (gelées, coulure, etc.), l'âge des vignes (les vieilles vignes donnent des fruits plus mûrs ou directement la sécheresse, mais qui tout aussi bien peut être nuisible), etc.

Alors John, la suite au prochain numéro, et « Happy Christmas » à toi et Michèle !

Alain.

Paris, ce vendredi 20 avril 1984

Mon cher Guy,

Je te remercie. Et je remercie Madame Floriana Lebovici : il n'est pas besoin que nous nous voyions, pour se comprendre et coordonner nos actions : tu es sûr de ce que je ne puis manquer de faire et je suis certain que tu feras ce que tu dois faire. Coucou, c'est, d'abord, « Coucou, me voici ! », mais c'est aussi l'oiseau.

Le plus souvent, j'appose très légèrement collé, afin que, qui le veut, puisse prendre et emporter mes affiches (et les reproduire soi-même ?).

Je suis, dans mon rayon d'action, un régional (le régional de l'étape) : limité à mon village :

tout le Boulevard du Montparnasse, de chez moi à la Closerie – tout le Boulevard Saint-Michel et tout le Boulevard Saint-Germain – à quoi j'ajoute quelques rues que j'affectionne : celle des Beaux-Arts ; la rue des Fossés Saint-Jacques, etc, etc. Et, bien sûr, les places ; celle de la Sorbonne, la place Saint-Germain des Prés, etc.

Vive la Commune !

En dehors de ces actions *immédiates*, je suis en rapport avec Max Gallo (au galop !), Ivan Audouart (récemment, le pauvre !)... et quelques autres... pour les services de Presse. J'ai bien remarqué l'euphorie de nos propriétaires de la Société du Spectacle (T.V. etc... ce pauvre Polac). C'est tout simplement *odieux*, leur misère... Mais je me fais fort de leur montrer qu'ils avaient jubilé trop tôt, ces débiles. C'est qu'on peut toujours trouver de bonnes raisons pour boycotter un auteur vivant. Mais boycotter Hegel !!! Et les textes allemands de Hegel !! Là, ils se sont emmêlés les pédales dans leur système qu'ils croyaient parfaitement rodé. Et je vais, maintenant, les laisser pédaler dans le vide. Mais cette petite gymnastique à peine polémique, m'a mieux préparé à réaliser tout seul, s'il le faut, ma grande entreprise (je n'aime pas les P.M.E.).

Salut à toi, bon courage : on les aura !

Alain.

P.S. : j'ai jugé bon d'accompagner, désormais, mes dépôts dans les librairies d'une chanson, que je hurle exprès : « On s'associe une compagnie, on s'établit aux quatre vents, et puis on case ses enfants et on va vivre à la campagne... On lit Hegel toute la nuit et puis on repart en CAMPAGNE... » « Mon Dieu, mon Dieu, que de peine et MOURRIR !! »

(sur l'air de : Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira...).

Paris, dimanche 17.11.84

Cher Marcel, Cher Raymond,

Bilan du passage de l'ouragan Lapierre dans les parages du Cherche-Midi

J'espère que vous êtes bien rentrés dans vos collines. Je n'aurais jamais dû vous laisser repartir dans votre état – mais moi, j'étais dans un état pire encore : je ne sais plus ce que j'ai bien pu faire ensuite – et il est grave que je ne me souvienne plus de rien. Bref, je me retrouve avec deux côtes cassées. Et comme, en plus, j'ai attrapé un rhume, chaque fois que je tousse, ça fait très mal. Mais si, par malheur, j'éternue...

Je crois me souvenir que j'ai à moitié étranglé des journalistes américains au « Select » qui pourtant sans doute ne m'avaient rien fait et qui, finalement, ont dû être contraints de se défendre... d'où les 2 côtes fêlées.

Annie d'ailleurs, comme d'habitude, s'est sauvée – avec son courage habituel – et a été dormir Dieu sait où !

À part la bouteille de romanée-conti 1929 que nous n'avons finalement pas bue, je me demande encore maintenant pourquoi on n'a pas tout simplement cassé une bonne croûte à la maison peinards à se raconter des histoires (au lieu de me faire casser les côtes).

Bref, les conséquences que je tire de tout cela est qu'il vaut mieux, pour moi, rebrancher le téléphone, quitte à être constamment dérangé dans mon étude de l'*Esthétique* de Hegel, que la perspective d'autres dérives dans ce genre.

Tu peux donc téléphoner quand tu veux.

Et si tu débarques dans la foulée, nous ne sommes tout de même pas obligés de prendre une cuite.

Amicalement et à bientôt donc :

Alain.

Chapitre 3

L'ingénieur liberté



Paris, ce dimanche 11 janvier 1987

En Avant la Liberté

ou, si l'on préfère : *Bonne année 87 !*

ou encore : *Immigration et Liberté*

« To show – the very age and body of the time its form and pressure »

(Hegel, le philosophe shakespearien, aurait traduit exhaustivement ce mot d'ordre à peu près ainsi :
« Montrer ce qui est, c'est donner sa forme vraie à l'Être : le devenir. Concevoir ce qui est, c'est dire
le devenir de l'Être, c'est-à-dire sa vérité. »

Le problème de l'immigration, c'est-à-dire celui de travailleurs étrangers venant travailler chez nous, en France, pose bien évidemment le problème des conditions matérielles nécessaires et indispensables de la Liberté des citoyens français.

« Les Français d'abord ! », proposent certains comme « solution » à ce grave problème. À ce problème capital, car il s'agit de rien autre chose que de la Liberté qui est l'essence de l'homme, son souffle de vie éthique, social, civique. Or la liberté de l'homme n'existe que dans l'État. La réalité de la liberté est l'État dont le citoyen est le membre ; le membre vivant et actif de ce tout organique, de cette totalité vivante qu'est l'État (mais l'État au sens de Hegel – répétons-le, pour éviter les confusions. « Être libre, c'est être chez soi », répétait toujours Hegel. Et le chez soi du citoyen, c'est son État.)

Un citoyen qui serait coupé de son État où il a sa vie, son âme, son souffle, serait comme cette main coupée du corps dont Aristote, déjà, nous disait qu'elle n'était plus une main ; mais réciproquement, le corps sans cette main, n'est plus tout à fait un corps. Et un État qui exclut un seul de ses membres n'est plus un État, c'est-à-dire la liberté objectivée ; car l'État comme absolu de la réalité de la liberté ne peut manquer ne serait-ce que d'un grain, d'un seul grain de sable de cette plage qu'on nous dit être sous les pavés. Ou, comme le disait Charles Péguy : « Si la Cité ferme sa porte au nez d'un seul de ses citoyens elle referme alors sa porte sur une cité de non-liberté. »

La Liberté (et non les Libertés) est une et indivisible comme la République elle-même ; le problème n'est donc pas celui d'un « D'abord » ou « pas d'abord », il est celui de la Liberté indépendante de l'autre, c'est-à-dire le droit imprescriptible pour tout citoyen d'avoir son activité

garantie au sein de la société. Le reste n'est que servilité, maladie grave du corps social, qui est État, donc liberté objective réalisée pour la liberté subjective de ses membres qui ont un droit vital, essentiel, sans aucune restriction, limitation, condition, chantage, « curriculum vitae », à avoir non seulement « un » travail, voire « boulot » ou « job ». Non : le droit imprescriptible d'avoir le travail de leur choix où ils puissent donner le meilleur d'eux-mêmes pour la liberté de tous. (Et non pour un salaire égoïste individuel).

Alain Braïk, éditeur.

Le travail de la vigne en pays de Loire

par Charles Péguy

Paris ce jeudi 8 mai 1987

six heures du matin

(Mélange offert par l'Ingénieur-Liberté à Jacques Néauport pour sa visite (à la Liberté !)

(Et pour Marcel Lapierre, mon ami vigneron, qui est à Chicago !!!)

Mes tenaces aïeux, *paysans, vigneron*s, les vieux hommes de Vennecy et de Saint-Jean-de-Braye, et de Chécý et de Bou et de Mardié, les patients aïeux qui sur les arbres et les buissons de la forêt d'Orléans et sur les sables de la Loire conquièrent tant d'arpents de bonne vigne...

Trop de vieux derrière moi se sont courbés, se sont baissés toute la vie pour accoler la vigne. Avec cet osier rouge tendre brun que l'on vend au marché, cueilli, coupé des bords de la Loire, des fausses rivières, des îles longues de sable, des sables mouvants, des sables fixés, des mares courantes, des retours d'eau. Des mortes rivières. Des mortes eaux. Cet osier flexible, au bout flexible, au bout vimineux, à l'extrémité viminale...

Peuple laborieux. J'en ai trop derrière moi...

Puissé-je écrire seulement comme ils accolaient la vigne.

Et vendanger quelque fois comme ils vendangeaient « dans les bonnes années ».

Puissé-je seulement écrire comme ils causaient.

Trop de vieux (et de vieilles) ont vécu sur la vigne, sur la délicate vigne, pour tailler, sarcler, biner, choyer, regarder mûrir, encourager, pousser du regard) (faire *réellement* pousser du regard), vendanger d'ingrates et reconnaissantes vignes.

Ils disaient plus simplement : « J'va travailler la vigne. »

Tout ce qu'on faisait à la vigne s'appelait travailler. Excepté toutefois vendanger, parce que c'est la récompense et le gain, qui s'appelait *faire la vendange*.

Et bien qu'on y attrape de rudes courbatures, ce n'était censément pas travailler. C'était la plus grande fête chômée de l'année religieuse et civile... Il n'y aura pas de raisin. Ils vous invitent à venir faire la vendange. Ils parlent très sérieusement : c'est là que l'on voit que ce n'est pas la vendange qui est faite pour les raisins, mais que ce sont les raisins qui sont faits pour la vendange.

C'est là que l'on voit ce que c'est qu'un rite, chers sociologues... En pantalon sociologue...

Ils vous invitent rituellement, c'est une cérémonie, comme ils vous ont invité tant de fois toutes les autres années précédentes. C'est là que l'on voit que ce n'est pas la vendange qui est faite, comme on pourrait le croire, quelque grossier, quelque terre à terre, pour couper les raisins, mais que c'est au contraire la vendange qui est une institution, une cérémonie, rituelle, annuelle, un anniversaire, pour emplir laquelle les raisins sont faits, cette matière et la coupaison des raisins.

En un mot c'est la vendange qui est la fin, et ce sont les raisins qui sont les moyens.

En Avant la Liberté !

Menu de Noël

Paris, ce dimanche 6 décembre 87

Ma chère Annie,

N'étant pas homme à ne pas vérifier une hypothèse (surtout lorsqu'il s'agit de ma vie), je me rends cette nuit à Leipzig (via Weimar) pour mettre à l'épreuve ma thèse, pour en avoir le cœur net : « Ces salopards ont collé des substances cancérigènes dans le couscous de l'Ingénieur Liberté. »

Je t'écirai de là-bas (avec un rideau de fer entre moi et les mouchards-provocateurs), où je vais d'ailleurs profiter de cette vérification (au sens de l'anarchiste du restaurant Véry) pour poser les premiers jalons, les premières pierres de mon bâtiment : le beau et gros navire, le gros et beau paquebot tout blanc dit : *Cent milliards de francs lourds* de ma Révolution Éditoriale.

Vive la Liberté ! (ou, comme disait l'autre : j'ai choisi la Liberté).

Je t'embrasse éleuthériologiquement.

Alain.

P.S. : Car, ça ne servirait à rien de me soigner si, d'un autre côté, les ennemis de la Liberté continuent à empoisonner son Ingénieur.

En avant la liberté !

Samedi 4 juin 1988

La liberté n'est pas une cacahouète

ou si l'on préfère : Prolégomènes à la lecture du dernier livre de Guy Debord, *Commentaires sur la Société du Spectacle*, éditions Gérard Lebovici, Paris, mai 88.

J'ai là, sous les yeux, dans un seul et même journal (*Le Monde des Livres* daté du vendredi 3

juin 1988) [...] un entretien avec notre sympathique premier Ministre [Michel Rocard]. À cela s'ajoute le débat récent entre Le Pen et Jean Edern-Hallier sur la Cinq et, sur la même chaîne de télévision, les propos ahurissants d'Alain Finkielkraut et Christine Ockrent sur la Société civile où le premier rendait manifeste les énormes trous de sa culture philosophique ; et de sa culture tout court, en rendant flagrant qu'il n'avait pas – lui un « philosophe » ! – la moindre notion de ce qu'est la société civile... au contraire de Michel Rocard qui, lui, perçoit très intelligemment le rapport entre l'État et la Société civile, un rapport qui n'est rien autre chose que la réalité du travail que doit effectuer la liberté dans son processus actuel d'objectivation. Alain Finkielkraut, ignorant tout de ce que pourrait bien vouloir dire une objectivité de la liberté, sa réalisation effective donc, montre, par là même, qu'il ignore tout de la liberté tout court (car la liberté n'est pas une essence subjective, mais comporte en elle-même, comme sa loi et son moteur, de se devoir réaliser objectivement et cette réalisation objective de la liberté est ce que Hegel appelait l'État, qui n'est pas opposé à la Société civile mais la comprend en lui-même comme un de ses moments – ou si l'on préfère : comme un des membres vivants du tout qu'est l'organisme vivant de l'État et, bien sûr, en tant que « membre », subordonné et au service de l'État. Mais, de nos jours, on confond l'État vrai avec celui de la Société civile que Hegel appelait l'État extérieur).

Michel Rocard, lui, sait ce qu'est l'État et ce qu'est la Société civile (et ce n'est pas, là, le moindre des paradoxes de notre temps que ce doive être un homme politique qui donne à nos soi-disant « philosophes » des leçons de philosophie du droit.

Bravo, donc, Monsieur le Premier Ministre et encore un effort pour devenir un vrai et grand Homme d'État.

Car, là où ça commence à coincer, « à sentir le médicament, la frustration et le soumis », pour citer un admirable graffiti d'un des murs de notre belle paroisse du sixième, c'est quand notre pétulant Premier ministre s'en va à raisonner sur le revenu minimum.

C'est à ce moment précis que, soudain et irrésistiblement, je me sens comme identifié à

Péguy lorsqu'il évoquait sa grande amitié avec Jaurès :

« Il n'y avait d'accidents que, quand se rappelant qu'il [Jaurès] avait commencé, normalien, par être un brillant agrégé de philosophie, il entreprenait de faire le philosophe. Ce fut une de ces fois qu'il commença de m'inquiéter. »

Et quand on a bien en main et en tête les concepts opérationnels de Liberté, Servilité, État, Société civile, Droit, Devoir, Liberté subjective abstraite, Liberté objective concrète, Esprit objective, Esprit subjectif, travail du concept, travail du négatif, etc., on comprend ce qui se joue dans cette affaire d'un revenu minimum garanti versé automatiquement aux plus pauvres et on ne met pas de condition pour une telle cacahouète : c'est indécent !

Car cette allocation est une allocation de Liberté pour tous en plus d'être un Droit pour les victimes du mauvais fonctionnement de notre Société civile que l'État a le rôle, la tâche et le devoir de corriger car la Société civile, elle, ne peut, et par essence, faire autrement que de créer l'inégalité, l'injustice et l'exclusion (puisqu'elle est l'état de la séparation, dixit Hegel). Et, si c'est bien un progrès dans la réalisation de la liberté que l'unité originelle (selon le concept et non l'Histoire et le Temps) abstraite parce qu'immédiate et indifférenciée de la famille se soit divisée dans l'état de la séparation qu'est la société civile, c'est pour mieux réaliser l'unité concrète (puisque unité médiatisée par les différences de la société civile) supérieure qu'est l'État véritable, réalisation effective de la liberté.

Le revenu minimum aux pauvres n'est pas une mesure destinée à commencer d'intégrer quelques malheureux exclus dans une société qui, par ailleurs, serait parfaite et libre. (Elle ne peut pas l'être puisqu'il y a des exclus). Il n'y a pas d'un côté ceux qui seraient parfaitement heureux et libres avec la feuille de paie et, de l'autre, les laissés-pour-compte de ce bonheur parfait et de cette liberté curieusement octroyée aux uns et non aux autres ! (La liberté est une et indivisible). Il n'y a pas un combat à l'issue duquel les plus forts auraient, grâce à leur force, obtenu les meilleures places : bien au contraire, ce sont le plus souvent les plus faibles qui ont les meilleures feuilles de

paie parce qu'ils ont été incapables de porter le fardeau des valeurs de Liberté. Parce qu'ils n'ont pas été assez forts pour faire les deux, et qu'ils ont préféré l'une à l'autre de ces deux obligations éthiques ; et la feuille de paie indique le plus souvent le degré de leur servilité : la réussite sociale rémunère la servilité. Mais je clos là, car on vient de m'apporter le dernier livre de Guy Debord : *Commentaires sur la Société du spectacle*.

L'Ingénieur Liberté.

PS : ... et excusez toutes les fautes et coquilles : je n'ai, bien sûr, pas le temps de relire, déjà plongé que je suis dans le livre de Guy Debord.

En avant la liberté

Paris, ce 20 juin 1988

Menu du jour : Hommage à notre Révolution française

« Tous les grands hommes ont été intolérants, et il faut l'être.

Si l'on rencontre sur son chemin un homme débonnaire, il faut lui prêcher la tolérance, afin qu'il donne dans le piège et que le parti écrasé ait le temps de se relever par la tolérance qu'on lui accorde, et d'écraser son adversaire à son tour. »

Grimm. *Correspondance*. 1^{er} juin 1772.

Quand, au 18^e siècle, le parti révolutionnaire, le parti des Lumières, prêchait la tolérance, c'était contre un État, contre un ordre établi de l'intolérance.

Le parti révolutionnaire ne disait pas au Peuple : « Votez pour moi », « Soutenez-moi », il lui disait : « Choisissez la tolérance, luttiez pour le Parti de la Tolérance. »

Mais dire au parti adverse, le parti de l'intolérance : « Soyez tolérant avec nous qui sommes

le parti de la tolérance », c'était lui dire : « Votez pour votre propre mort, détruisez-vous vous-mêmes. »

Et le voilà bien le coup génial qu'ont réussi nos « philosophes » du XVIII^e siècle et ce qui a conduit tout droit à notre grande Révolution française dont on va maintenant fêter le bicentenaire (à ce sujet, et pour que l'Ingénieur Liberté introduise, lui aussi, son grain de sel, le sel de la terre, dans le débat actuel sur ce qui conviendrait le mieux, dans le genre des festivités, de choisir, pour commémorer cet anniversaire : le meilleur hommage à nos ancêtres ne serait-il pas d'en faire une petite en 1989, de Révolution ? N'est-ce pas la bonne idée ?

Car Grimm continue, persiste et signe :

« Ainsi le sermon de Voltaire, qui rabâche la tolérance, est un sermon fait aux sots ou aux gens dupes, ou à des gens qui n'ont aucun intérêt à la chose. »

Ah ! Ces Allemandes, indécrottables à persévérer dans l'amour de leur vieux dicton : « Unterm Krummstabe ist gut wohnen » (il est bon de vivre sous la crosse).

Déjà la vieille servilité (ou, comme le disait excellemment Guy Debord : « Cette vieille canaille d'Europe ! »). Cette bonne vieille servilité que l'on a bien du mal à renoncer d'aimer : « Ne serions-nous pas devenus, maintenant, nous les fils de la Belle Révolution, un peu comme nos archaïques allemands, nos Grimm du XVIII^e siècle ?

Non.

Nous allons faire, maintenant, avec la liberté exactement comme Voltaire a fait avec la Tolérance.

Car ce que ne comprenaient pas encore nos Grimm du 18^e siècle, Hegel est venu plus tard le leur expliquer : dans l'affaire des Partis, ce qui est primordial et essentiel, décisif et qui tranche en fin de course, ce n'est pas le formel où règne l'égalité, ce n'est pas la stratégie, ou le jeu de la guerre, c'est le contenu, qui importe et l'emporte toujours à la fin. (Et, répétons-le : le contenu vrai et réel

n'est rien d'autre que le concept).

Et le cas de Voltaire avec la tolérance est un cas exemplaire d'adéquation parfaite du contenu et de la forme. Retrouvera-t-on jamais un tel cas génial dans l'Histoire ? Car ordonner à l'intolérance de tolérer – ne fusse qu'elle-même – c'est déjà signer sa perte, mais lui ordonner de tolérer son contraire, c'est une condamnation au carré, une condamnation à la puissance deux.

Ah ! Si nous pouvions, nous aussi, découvrir un tel coup heuristique d'échec et mat à notre servilité moderne !

L'Ingénieur Liberté.

En avant la liberté

Paris, ce 22 juin 1988

Hommage à notre Révolution française – Numéro 2

Lorsque nous disions dans notre numéro 1 de l'Hommage à Notre Révolution que c'était toujours le contenu et non la forme, le fond substantiel universel qui, en fin de course, tranche, qui seul importe et l'emporte à la fin, dans la guerre des partis, j'aurais pu tout aussi bien citer Hegel, pour venir au secours de Voltaire contre Grimm :

« Un parti se prouve comme le parti *vainqueur* seulement parce qu'il se scinde à son tour en deux partis. En effet, il montre par là qu'il possède en lui-même le principe qu'il combattait auparavant et qu'il a supprimé l'unilatéralité avec laquelle il entraît d'abord en scène.

L'intérêt qui se morcelait en premier lieu entre lui et l'autre s'adresse maintenant entièrement à lui et oublie l'autre, puisque cet intérêt trouve en lui seul l'opposition (*Gegensatz*) qui l'absorbait.

Mais en même temps l'opposition a été élevée dans l'élément supérieur victorieux où elle se

présente comme épurée.

De sorte que la scission qui survient dans un parti et qui semble être un malheur manifeste bien plutôt sa fortune. »

Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*, tome II., p. 123.

Et on connaît l'espèce d'émerveillement de Hegel de voir, là, sous ses yeux, se dessiner dans l'Histoire la forme parfaite, la figure adéquate au concept de la liberté négative (non pas que Hegel ait éprouvé une profonde aversion, mais il avait vu, là, une mise en scène concrète, une effectuation d'un moment, d'un stade du développement du concept de Liberté et la preuve révélée de l'insuffisance de cette étape ; et que, donc, le mouvement de réalisation de la liberté positive devait se poursuivre plus avant : non pas qu'il faille, à cause de ces horreurs, renoncer à la liberté, mais, jugeant ce stade insuffisant, aller plus avant, plus loin.

Et on connaît le magnifique parallèle que fait Hegel contre le fanatisme religieux et le fanatisme politique de Notre Terreur au plan pratique de l'action. Car, si la liberté abstraite et négative produit le fanatisme politique lorsqu'elle prend une figure réelle dans l'ordre pratique de la volonté, elle produit aussi un fanatisme théorique lorsqu'elle s'empare de la pensée, comme chez les Hindous. Et il n'est pas inimportant pour notre temps de bien souligner ce point :

« L'Historien nous montre de nombreux exemples de cette forme de liberté abstraite et négative. Ainsi pour les Hindous, l'idéal le plus élevé consiste uniquement à persévérer dans la connaissance de la simple identité à soi, à demeurer dans le lieu vide de son intériorité, à renoncer à toute activité de la vie, à tout but, à toute représentation. De cette manière l'homme devient un brahmane ; il n'y a plus de différence entre l'homme fini et le brahmane ou plutôt toute différence disparaît dans cette universalité. Cette liberté abstraite, négative, cette liberté du vide peut cependant ne pas rester purement théorique ; elle peut se tourner vers l'action et prendre une figure réelle, devenir passion : dans le fanatisme religieux des arabes ou dans le fanatisme politique de la

Révolution française sous la Terreur.

Pendant la Révolution française, la Terreur est un exemple de ce fanatisme : il faut que soit supprimée toute différence qui distingue les talents ou le sens de l'autorité. Ce fut une période agitée et troublée où s'est manifestée une haine impitoyable à l'égard de tout caractère particulier. Car le fanatisme veut quelque chose d'abstrait. Il ne veut pas d'organisation différenciée ou hiérarchisée. Là où apparaissent des différences, il trouve cette situation contraire à son indétermination et la supprime. C'est pour cette raison qu'au cours de la Révolution le peuple a détruit aussi les institutions qu'il avait établies lui-même, parce que toute institution est en contradiction avec, sous sa forme abstraite, la conscience de soi de l'égalité. »

Ouf ! Fin de la citation de Hegel, *Philosophie du Droit*, §5 additif.

Et revenons, maintenant, à nos Grimm et Voltaire.

Il y a toujours un grand dépit chez ses ennemis quand la liberté se donne les moyens pratiques de sa victoire. Ces ennemis, alors, font semblant de juger la chose au plan des moyens employés (de la forme donc ou, si l'on préfère, de la tactique ou stratégie de la guerre) en oubliant tout à fait le contenu.

Ils disent comme Grimm : vous voyez bien qu'il ne s'agit pas de la liberté (ou de la tolérance ; ou si l'on veut, pour être plus actuel, des Droits de l'homme, humanisme ou lutte contre le racisme). Il ne s'agit pas de cela mais de tout autre chose : la liberté (ou la tolérance) n'est qu'un moyen de nous affaiblir pour nous mieux abattre.

(Et c'est aussi ce reproche qu'on faisait aux divers mouvements de la paix, en soulignant qu'ils travaillaient, de fait, pour une puissance étrangère puisque le résultat de leur action était d'affaiblir militairement les pays où ils sévissaient. Et sans doute cela est-il vrai ; mais c'est un autre problème, d'un autre ordre et qu'il ne faut pas confondre avec le contenu dans le sens où cela n'enlève rien à la vérité du contenu.

Et, bien sûr, que nos mouvements modernes contre le racisme affaiblissent l'ennemi : que

voudrait-on ? De quoi veut-on encore rêver ? Comme pour l'affaire de Voltaire avec la tolérance, l'idéal est aussi une arme. Efficace et redoutable.

L'Ingénieur Liberté.

Paris, ce samedi 15 octobre 1988

Mon cher Claude Roy,

Lorsqu'on reproche aux « Intellectuels Français » de ne plus s'engager dans les questions de la Politique brûlante et les lettres des Peuples *pour la liberté*, peut-être faudrait-il, Claude Roy, se demander précisément, *si* les intellectuels français *existent encore de nos jours, réellement*, alors que chacun sait – et vous le premier – que la condition qui a été mise, depuis une vingtaine d'années en France, pour avoir le titre et pour être *reconnu* comme un INTELLECTUEL est, justement, d'avoir, *au préalable, renoncé à s'engager* : c'est la condition *sine qua non* pour être accepté et admis à ce titre et avoir *sa carte* dans la *société du spectacle*.

Allez donc trouver un ci-devant « Intellectuel Français » *connu* et *reconnu* qui ne soit pas *soumis*, qui n'ait pas fait, d'abord, *allégeance au système de la servilité*. Et, vous le savez bien, Claude Roy, les intellectuels vrais (connus, comme vous ou inconnus, comme moi) qui furent *insoumis* et *exilés* pendant la guerre d'Algérie (comme moi), signataire du *Manifeste des 121* (comme vous), ou *porteurs des valises du F.L.N.*, comme d'autres (qui ont, peut-être, là, été *un peu loin...*), bref cet honneur de la France des années 58-62 (qui furent les années de notre affaire Dreyfus *à nous*), ces intellectuels *admirables* qui sont la *vraie âme noble* de la France, Claude Roy, comment ils ont été *exterminés, perdus de réputation et de carrière*. Leur vie, vous le savez, a été complètement bousillée. Il n'y a donc *plus d'intellectuels français au sens noble de Charles Péguy*.

L'Ingénieur Liberté.

PS : C'est une plaisanterie très connue et répandue chez les aborigènes de Montparnasse et Saint-Germain-des-Prés que, si l'Ingénieur liberté a longtemps travaillé comme porteur de gare et s'il a porté plutôt les valises des voyageurs de la SNCF, c'est par culpabilité de n'avoir pas porté celles du F.L.N.

Chapitre 4

À l'attaque !

Curriculum Vitae d'Alain Braïk

établi à la demande de l'Agence Nationale Pour l'Emploi

Alain Braïk est né le 8 avril 1940 à Tagmout-el-Djedid (Haute Kabylie - Algérie).

Études :

Diplôme allemand d'Architecte - Weimar R.D.A. 1966

Diplôme français d'Architecte - Beaux-Arts de Paris, UP6 1973

Travail :

Après avoir fait fortune en Allemagne (de l'ouest, cette fois) en exportant des produits français de prêt-à-porter, achète à Paris avec l'argent ainsi gagné un atelier d'artiste avec une *cave à vin* qui eut un temps la réputation d'être une des plus belles de Paris.

Se consacrant alors principalement à boire ses grands vins avec ses amis, les affaires allemandes se mirent à faire faillite, ce qui plus que les vins bus contribua à faire sombrer Alain Braïk dans l'alcoolisme.

Contraint ainsi d'arrêter de boire avec l'aide des Alcooliques Anonymes il se consacre alors à l'étude de la Philosophie et à une petite édition artisanale.

Ayant mis au point un système révolutionnaire d'édition simultanée dans toutes les langues européennes de chefs-d'œuvre de notre littérature européenne, il se propose maintenant de réaliser cette idée.

Alain Braïk, éditeur.

AN OCCUPATION FOR GENTLEMEN

ou

DE L'EDITION COMME TOTALITE ORGANIQUE

« La différence entre le gentleman et le coquin consiste en ce que le gentleman agit envers autrui comme il désire qu'autrui agisse envers lui ; alors que le coquin prétend toujours faire une exception en sa faveur. »

Kant

Les polémiques et querelles qu'ont toujours alimentées les rapports Auteur/Editeur pour ce qui est de L'EDITION DES TEXTES LITTERAIRES depuis Diderot : « La lettre sur le commerce de la librairie » (par « librairie » on entendait, à l'époque, l'«édition », comme dans la célèbre phrase de Goethe : « les libraires sont tous des suppôts de Satan, il devrait y avoir pour eux un enfer spécial. »)

Ou, plus crûment, Céline : « Tous les éditeurs sont des maquereaux ».

Ou l'aphorisme de Max Frisch, après une visite de la Foire du Livre de Francfort : « La

différence entre un auteur et un cheval tient au fait que le cheval ne comprend pas le langage du marchand de chevaux».

Ces polémiques et querelles m'amènent, aujourd'hui, à préciser ma position sur le sujet et à contribuer à définir :

L'ESSENCE DE L'ÉDITION.

Je conçois l'édition des textes littéraires comme un TOUT ORGANIQUE, et l'éditeur comme le gestionnaire de ce tout : son métier, assimilable en ceci au notariat, consiste à BIEN gérer les intérêts de la profession littéraire TOUTE ENTIÈRE dans son CYCLE LENT ET LONG (un peu plus long que la durée moyenne d'une vie humaine).

L'éditeur qui a connu et édité Marcel Proust ou Kafka, par exemple, bénéficie encore maintenant des droits sur certaines de leurs Œuvres ; et c'est avec l'argent que rapportent enfin maintenant ces livres universellement lus que l'éditeur se doit de financer et l'édition elle-même et la prise en charge des besoins matériels de nos nouveaux petits Proust et Kafka ; lesquels, bien sûr, ne seront eux-mêmes lus universellement que dans dix, vingt ou cinquante ans.

Ainsi conçue, l'édition est un système VIVANT et il ne s'agit alors pas, pour l'éditeur, de se croire quitte avec la VIE littéraire en sa totalité cyclique quand il a versé à l'auteur le montant de ses droits. (André Breton pourrait, en ce sens et selon l'acceptation de nos voisins allemands, être considéré comme un éditeur exemplaire, un précurseur : il a indiqué la bonne voie à suivre pour l'éditeur qui débute.)

Car : COMMENT COMMENCER si l'on considère qu'investir sa fortune personnelle ou « réunir des capitaux » ou encore ne pas payer l'imprimeur tout de suite ou toujours, que sais-je ? EST LA MAUVAISE METHODE ; car elle est artificielle et extérieure au tout du système en sa vitalité organique et établit, partant, un rapport abstrait et faux entre l'auteur et l'éditeur.

Nous soutenons que la bonne méthode pour bien commencer, pour pénétrer le cycle du tout vivant de l'édition en son essence, est de s'occuper d'abord de nos auteurs classiques libres de

droits et, comme Breton, de révéler à notre honorable public des auteurs inconnus ou méconnus ; ou dont les œuvres sont épuisées ; ou introuvables, etc. etc.

Edition qui, moralement, devrait de droit être réservée aux éditeurs qui débudent dans ce magnifique métier.

Alain Braik, éditeur.

ON NE JOUE PAS AVEC LA LOI ECONOMIQUE

UN EDITEUR PARISIEN EDITE DEPUIS 6 ANS DEJA
"LIBREMENT", DANS LE MEPRIS ABSOLU DE TOUTES
LES CONTRAINTES ECONOMIQUES, EN ALLEMAND
EN FRANÇAIS, EN BILINGUE, DES TEXTES SAVANTS
AUX PRIX ANTICOMMERCEIAUX de : 1,3, ETC... FRANCS.

NOUS ATTIRONS L'ATTENTION DU PUBLIC SUR
LE DANGER QUE REPRESENT UNE TELLE ENTRE-
PRISE POUR L'AVENIR DU LIVRE.

PAR AILLEURS CET EDITEUR EST AUSSI TRA-
DUCTEUR DES TEXTES QU'IL EDITE.

QUAND ON SAIT QUEL MAL ONT EU NOS UNI-
VERSITAIRES TRADUCTEURS POUR OBTENIR ENFIN,
LA JUSTE REMUNERATION DE : MILLE FRANCS
POUR UNE PAGE DE HEGEL, GRACE AU SYSTEME
DES AIDES ET DES BOURSES :

PROTEGEONS LES AVANTAGES
ACQUIS : UN TEXTE DE HEGEL NE
DOIT PAS ETRE VENDU TROIS FRANCS.

BOYCOTTEZ
LA REVUE ÉLEUTHÉRIOLOGIE

COMITE DE SOUTIEN AU LIVRE ALLEMAND ET FRANÇAIS

Menu du jour (lundi 7 mars 1988) :

Lapsus révélateur ?

ou : sale coup du système des mouchard-provocateur ?

Je reçois ce matin la lettre suivante avec son magnifique LAPSUS souligné en rouge par moi dont Tout-Paris, pourtant, connaît *et* le curriculum vitae exemplaire, *et* l'exemplaire et engagée *réédition* récente du *Manifeste des 121* :

[joint, une reproduction photocopiée d'une enveloppe adressée à : "Monsieur BRAIK Alain / 107, tue du Cherche Midi"]

J'ai donc essayé de téléphoner à Vienne chez le vieux Docteur Sigmund pour qu'il m'explique le *sens* de la chose. Mais, par un détraquement des lignes surchargées, c'est ... Saint Just que j'eus au bout du fil. (Et on sait que, depuis 1794, ce vieux maniaque ne fait que répéter mécaniquement : "Qui fait la révolution à moitié ne fait que creuser sa propre tombe. Qui fait la révolution à moitié... etc...etc...", *c'est lassant* !)

Alors, lassé, je n'eus pas d'autre solution que de téléphoner à Georg - Georg Wilhelm Friedrich - dont la ligne est toujours LIBRE pour moi car nous sommes reliés privilégiéusement par une ligne privée - une sorte de téléphone rouge.

Mais ce que Hegel m'a dit, ça, vous ne le saurez pas : *je me le garde pour moi*.

En attendant relisez tous :

Droit et Liberté selon Hegel

... et n'oubliez pas : "*Leur Liberté est morte de leur peur de mourir*".

L'Ingénieur Liberté

Paris, ce 07/03 1988

Lundi 19 février 1990

Menu du jour : Bulletin de santé de l'Ingénieur Liberté

ou, si l'on préfère Pascal : Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies

J'ai la chance d'avoir un médecin-copain qui est un alcoolique dans le sens de Guy Debord :

« Il y en a qui n'ont pris qu'une seule cuite dans leur vie mais elle leur a duré toute la vie. »

Je dis bien la *chance* ; car je suis son seul malade ; puisque, ayant été licencié par l'assistance publique, il n'a pas le droit d'exercer la médecine.

Mais tout aussi bien n'est-ce pas là ce que je lui demande (dans une maladie comme la mienne les soins ne sont pas de l'ordre de la compétence d'un généraliste).

Non, je lui demande d'être, en quelque sorte, mon secrétaire, de me conseiller pour la marche à suivre dans le processus des soins ; et, surtout, d'éviter les grosses bourdes, les erreurs fatales dans ce délicat processus où l'on rencontre tout : le Bon et le Pire.

Et surtout, je lui demande de confirmer ou d'infirmer de simples hypothèses sur une erreur médicale, une faute professionnelle qui semble être à l'origine de tous mes malheurs de santé ; et que la corporation médicale semble solidaire à masquer, à camoufler ; parce qu'il y va des intérêts de carrière des fautifs ; et des frais d'argent énormes non-remboursés par la sécurité sociale (payables donc par la corporation médicale ou certains de ses membres fautifs).

J'ai demandé aussi conseil – en présence de Michel M. – à mon candidat-député socialiste

Gilles L., qui est aussi juriste de profession, qui m'a déconseillé d'intenter une action en justice.

Que faire ? Il me reste M. pour m'assister. Mais il semble que par l'efficace de puissantes pressions, il commence à se défiler. D'où ma référence à Pascal, et à sa prière pour le bon usage des maladies.

Si, pour les causes de ma maladie, je me réfère plutôt à Marx (tout défaut d'une marchandise, et, de nos jours, la maladie est aussi une marchandise – est une cristallisation de la lutte des classes – ou des contradictions professionnelles) pour ma vie et mon œuvre, je prie le bon Dieu que cette maladie soit une chance pour en faire une bonne action (au sens de Beethoven).

Dimanche 24 mars 1990

Numéro spécial : Sextus Empiricus

ou, si l'on préfère : Spécial Salon du Livre

ou encore : La grande Réconciliation avec mon Médecin

Tout le monde le sait, l'Ingénieur Liberté était très sérieusement fâché avec son propre médecin ; et la maladie, elle, se trouvait donc toute seule, isolée, livrée à elle-même.

Mais à l'occasion d'une visite pour me rendre mes livres tout s'est arrangé au cours d'un dîner :

- 1) Les livres, il n'a pas aimé, M.
- 2) Le vin du Chili (un Cabernet-Sauvignon 1985) il n'a pas aimé non plus.
- 3) La musique de Sonny Rollins, non plus ; parce que je lui avais imprudemment confié, à M., que je partageais ce goût pour Sonny Rollins avec Jacques Delors. Ce qui a eu pour effet immédiat de la

dégoûter, M. (de le dégoûter de Sonny Rollins).

Restait *Sextus Empiricus*. Je lui ai dit, à M. :

« Tu vois, M., pour un mondain comme toi, pour un snob comme toi qui ne brûles que de la réussite la plus rare, socialement, pour toi qui ne tends qu'à faire partie du Happy Few de la nouvelle avant-garde du bon goût grand bourgeois qui, tel l'huître, secrète la carapace, la coquille réelle et dure d'un Nouvel Esprit Objectif aussi réel et aussi dur que la coquille calcaire de l'huître, toi qui tends, donc, à réaliser cette sécrétion du caillou social dur et rare comme le diamant, toi, M., je vais, moi, l'Ingénieur Liberté qui ne participe pas de l'Esprit Objectif mais de l'Esprit absolu, t'aider à être le Fin du Fin dans le sens même où tu veux aller. »

Paris, ce mardi 23 octobre 90

Bulletin de Santé de l'Ingénieur Liberté

Mes séances quotidiennes de rayons à l'excellent Institut Curie ne m'ont pas seulement guéri.

Mais elles m'ont, en compensation, fait perdre et les cheveux et le goût. (Provisoirement, provisoirement, m'ont juré les médecins). Sans parler des risques de cataracte.

J'étais donc en terrasse, au petit bistrot de la Poste, en bas de chez moi, dans ma rue du Cherche midi, à siroter un bon whisky en compagnie de Guy Debord que j'avais rencontré par hasard dans mon quartier avec Alice qui vient de publier un livre (Alice Becker-Ho, *Les Princes du jargon*, un essai sur le langage des classes dangereuses) et j'essayais de leur expliquer ce curieux phénomène de la perte du goût ; et de la panique qu'elle avait provoquée chez moi, cette perte.

À quel point cette perte m'avait complètement débousolé. À quel point le goût était chose capitale dans l'équilibre du tout de la vie. Dans le sentiment même de la vie. Je lui disais, à Debord :

« Au début, je me suis révolté.

Je n'ai pas accepté la chose.

Et je me suis ruiné en homards, foie gras, belons.

Puis la sagesse du philosophe a repris le dessus.

Je me suis dit : bon, puisque tout a le même goût, mangeons des nouilles ; au moins ça m'évitera de me ruiner. »

Eh bien, figurez-vous : Elles ne descendent pas, les nouilles. Aussi incroyable que cela puisse paraître, le goût intellectuel, la dimension spirituelle du goût est plus forte ; et l'essentiel par rapport à la dimension physique des cellules du goût. Le homard et le foie gras descendent ; les nouilles ne descendent pas.

Paris, mardi 12.11.90

Numéro final

Mon cher Marcel,

ou : cher vigneron de Morgon,

« Eli, Eli, lamma sabachthani ! »

C'est ce cri, Marcel, le cri même du Christ sur la croix qui m'était spontanément monté aux lèvres lorsque les progrès de la maladie et l'incompétence de la corporation de la médecine m'avaient conduit au bord du désespoir.

Mais ce cri a été entendu.

Puisque, hormis ces séquelles du goût (que je n'ai pas encore retrouvé !) ; des cheveux que j'ai perdus ; et de la vue que je risque un peu de perdre par la perte d'un œil ou deux, hormis cela je

suis guéri (par miracle !). Je ne peux donc que témoigner.

Témoigner de la force de la prière. De son efficace. Mais ma prière fut involontaire et comme montée du profond de mon être inconsciemment, en quelque sorte. Comme une force irrésistible née des entrailles de l'âme. Une poussée tout à fait semblable à la poussée de l'enfant dans le ventre de sa mère ; et qui veut naître et vivre. Mais, si cette sorte de prière m'est venue une fois pour moi, elle m'est souvent aussi venue pour d'autres.

C'est ainsi que j'ai prié et prie encore pour mon vieux père et ma toujours jeune mère.

Et, toujours, la teneur est la même :

« Mon Dieu faites que nous passions le cap de l'An 2000. Que mes parents vivent. Et vivent en bonne santé. »

Mais dans la nuit du samedi au dimanche 10 novembre 90 c'est pour Marie que m'est venue une prière pour Marie.

J'ai donc bien mérité que tu me fasses l'honneur que je sois le parrain de ton enfant.

Quant à Annie, je dirai un jour les prières qui me sont venues pour elle. Malgré tout. Malgré tout ce gâchis.

Je t'embrasse, Marcel. Embrasse Marie pour moi, et envoie-moi une caisse de ton délicieux 89 pour m'aider à recouvrer le goût.